

MARIAM YAZIGI MITHA

LE ROMAN DE
L'ALCAZAR

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

RÉJANE ABDO	AZAD MITHA
STÉPHANE ANRÈS	AZIM MITHA
JOSELYNE AUZIAS	GAMIL MITHA
ÉLIZABETH BASSE	NADIR MITHA
CAROLINE BROUSSEAUD	NILA MITHA
STÉPHANE CAYARD	REHANA MITHA
LAURE DUFOURG	RICHAD MITHA
CHRISTOPHE FOUBERT	ZHULINA RAHMANI
PATRICK GLÂTRE	MARIE RIVIÈRE
ÉRIC GRANGER	CÉCILE SCHMITT
SOUAD KISSA	MARYELLE VIDAL
MARIE-NOËLLE LACHAMP	BERTRAND VIVIER
STÉPHANIE LARONZE	MURIELLE VUONG
LINA LE GUEN	HANANE YAZIGI
MANICHA MANDJEE	JIHAD YAZIGI
AYOUB MITHA	

© Éditions Maïa

Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.

ISBN 978-2-37916-797-3

Dépôt légal : Septembre 2021

Note de l'auteur

Je tiens à remercier tout particulièrement Laurence Renault Lescure qui m'a encouragé et conseillé dans l'écriture de cette histoire – notamment sur tout ce qui se rapporte à la vie de ses grands-parents et de ses parents.

Elle a bien voulu me confier de nombreuses anecdotes qui émaillent en partie ce récit. En aval, elle a été une amie précieuse dans la relecture attentive du texte.

J'ai écrit en pensant à elle, à son sens de l'à-propos, à sa sensibilité vive et ironique, à ses souvenirs tantôt gris, tantôt roses, qui, lorsqu'ils jaillissent, l'amènent à cette réflexion universelle : comment fait-on la part des choses ?

Je remercie également Jean-Paul Lescure pour sa collaboration spontanée et ses remarques bienveillantes et justes.

Je suis reconnaissante à Philippe Grauss, le projectionniste « du temps de Mme Lescure (Renée) » (comme il le précise lui-même) pour son témoignage ému de la période où il a travaillé à l'Alcazar.

J'ai une pensée particulière pour Patrick Brouiller, qui a fait connaître aux spectateurs du 1, rue de la Station, les plus belles heures du cinéma français et qui m'a longuement parlé du « bonheur hypnotique du grand écran ». Je remercie Marie-Christine Frey et Karen Brouiller pour leur accueil chaleureux et généreux, au sein de l'équipe LEI (Les Écrans Indépendants).

Par ailleurs, je salue le service des archives municipales d'Asnières-sur-Seine et la bibliothèque départementale des Hauts-de-Seine qui m'ont mis à disposition leurs fonds respectifs.

Préambule

Au commencement de l'histoire, il y a la sortie de la gare. Asnières. Et la façade élégante du cinéma qui ralentit le pas des passagers. Rue de la Station. Je lève la tête : « Alcazar » en lettres dorées, en arcade délicate, me fait penser à une lointaine émission de variétés du temps de la télévision show-biz.

Au commencement des souvenirs de cinéma, il y a bien sûr le hall d'une salle. N'est-ce pas ? Je suis entrée un jour à l'Alcazar pour voir un film anglais de Ken Loach, *Just a Kiss*. Cette salle, je ne la connaissais pas. C'est le nom du réalisateur qui m'avait décidé à y entrer.

Et c'est comme cela que j'ai découvert la première salle Art et Essai de la banlieue parisienne, dans une ville où je venais de m'installer, après de nombreuses années parisiennes.

On pourrait créer un monde de sensations imaginaires quand on décide d'écrire pour en parler, enjoliver et gonfler les souvenirs.

Pour moi, si je dois y penser comme de penser très fort à un épisode d'enfance, je suis sûre d'une chose : l'ambiance familiale qui m'a accueillie ce jour-là.

Une dame blonde, au visage doux (à la Marie Dubois) était à la caisse, un jeune homme boutonneux et attentif vérifiait les tickets des spectateurs, un projectionniste à l'allure somnambule a traversé le hall en diagonale, deux ou trois personnes rieuses chahutaient le personnel. Voilà. C'était ça.

J'avais le regard neuf, le sourire amusé et une plaque en bronze suspendue sur le mur à la gauche de la caisse a attiré mon attention.

« C'est qui, Jean Lescure, maman ? » demande une adolescente à sa mère. Elles attendent comme moi l'heure de la séance. « Poète et écrivain, président de l'AFCAE de 1966 à

1992. » Je lis en même temps qu'elles.

Surgit alors un grand monsieur brun, à lunettes, avec un chandail bleu noué autour du cou. Il croise mon regard. « Bonjour, mesdames ». Voix basse, profonde, qui résonne comme le maître de céans. Puis il glisse mystérieusement derrière une porte.

Je regarde autour de moi. C'est un petit cinéma, en comparaison des Miramar, Bretagne et autres MK2. Pourtant, il y a quatre salles, un grand escalier à droite, du rouge étincelant sur les portes et, tiens... une autre sortie à gauche, qu'on voit à travers un mur entièrement vitré. Autrefois, mais je ne le sais pas encore, cette autre sortie était l'accès au bal de l'Alcazar. Quand je dis autrefois, j'évoque la Belle Époque. Mais ce temps-là, j'en sais fort peu.

Ce sera une autre histoire à conter, qui remonterait également le temps. Maintenant, ces quatre murs me parlent et je retranscris leurs mots... pour toutes les nostalgies à venir, mais surtout pour tous les buveurs et fumeurs de patrimoine, les enseignants rêveurs, les adjoints à la culture, les arrière-petits-fils de photographes. Et pour Jacques Perrin.

1908

Ma Peugeot 206 longe une longue palissade en fer rouillé aux abords de Gennevilliers. Je la gare sous un ciel jaune cendré. À pied, dans la rue Pierre Boudou, je découvre une série de maisons d'ouvriers envahies par une végétation quasi tropicale. C'est dans l'une d'elles qu'habite Jean-François Rousseau, un collectionneur de cartes postales que j'ai rencontré au château d'Asnières. C'était à l'occasion des trente ans de l'association des amis du Château et du vieil Asnières.

Le temps est gris et monotone. J'entre avec plaisir dans sa maison.

Pendant une heure, dans un décor d'anciens meubles en chêne, ce vieux célibataire fort sympathique me déroule quelques albums précieux de cartes postales sur Asnières qu'il a l'occasion d'exposer lors des salons de cartophilie parisiens.

Sachant ce que je venais voir, il me tend une double page d'un album qu'il avait mis de côté sur le buffet derrière lui.

Page de gauche, une photo montre l'extérieur de la gare d'Asnières. Au-dessus de l'horloge qui orne le frontispice, on peut lire : « Chemins de fer de l'ouest ». Juste en dessous, une ribambelle de dames, de demoiselles et de messieurs, bien vêtus, chapeautés, toilettes fringantes, blanc éclatant, regardent posément le photographe. Des jeunes gens en canotiers débordent sur le trottoir de droite où se trouve... oh, la *buvette de l'Alcazar* !

Une grande liesse semble irradier ce moment. Le cachet de la poste indique : mai 1908.

En mai de cette année-là, a lieu le premier gala de bienfaisance pour les pauvres, un évènement qui deviendra annuel. Le journal local du *Matin* le mentionne. Des auteurs de théâtre et des chansonniers asniérois y sont invités.

À cette époque, le café-bal de l'Alcazar est très fréquenté. Ici se réunissent traditionnellement les représentants du personnel de la Compagnie des tramways nord. Et pour cause : le terrain a longtemps appartenu à la Compagnie des chemins de fer de l'ouest. Les discussions y sont passionnées et tardives. Des ordres de grève bousculent l'ambiance bourgeoise qui règne aux alentours. Personne n'a oublié non plus qu'un certain mois d'août, dix ans auparavant, près de huit cents personnes étaient venues investir l'Alcazar, de toutes les banlieues avoisinantes. On venait pour jurer fidélité à la patrie et marquer son engagement en faveur de l'entente franco-russe. Ladite entente avait été entérinée par le président Sadi Carnot. Au même moment, l'Allemagne avait resserré ses liens avec l'Autriche-Hongrie.

Antoine Lescure en est le gérant depuis trois ans. Avec deux de ses frères, il s'est associé dans la gestion de deux autres bistrotts de la région parisienne (à Massy et à Montmorency).

Venu du Rouergue natal à l'âge de dix ans, avec toute sa famille, il avait fait ses classes comme maître d'hôtel dans divers établissements. Un soir de février 1904, il découvre l'Alcazar, au sortir de la gare d'Asnières. On y joue *Les Acteurs de la Vie* d'Eugène Perbal, en présence de nombreux artistes parisiens ; c'est la deux cent vingt-cinquième représentation et elle lui fait une forte impression. Il s'informe un peu. En journée, lui explique-t-on, la surface intérieure du bistrot permet de pratiquer... du patin à roulettes ! La gare d'Asnières, elle, est idéalement située entre Paris et des villes comme Courbevoie et Saint-Germain-en-Laye ; tout cela ne pouvait que le décider. Un an plus tard, il est le nouveau gérant de l'Alcazar, qui appartient alors à un certain Guillaume-Édouard Bical.

Mais le café au lait de Jean-François Rousseau me ramène au temps présent. Il en verse une tasse pour lui et une pour moi. « C'est une amie algérienne qui m'a appris à le boire ainsi, le café au lait. Bien chauffé dans la casserole ». Il sourit. « Regardez la page de droite. Vous n'avez pas vu ? Le programme de l'Alcazar ! C'est un exemplaire pratiquement unique, de 1921 ».

Le programme en papier cartonné est replié. Il figure au milieu de la page, glissé à l'intérieur d'une chemise plastifiée transparente. « Je peux l'ouvrir ? Pour voir le programme ? »

Impossible. M. Rousseau me regarde d'un air désapprobateur.

Antoine Lescure épousera Céline en 1910 ; fille d'instituteur, c'est une jeune femme vive et sûre d'elle, qui travaille chez Coquelin, le célèbre pâtissier de la rue de Passy, à Paris. Peu après son mariage, le couple organise des projections cinématographiques à l'intérieur du café-bal, comme beaucoup de débitants de l'époque. Dès 1915, ils font installer au premier étage une cabine pour accueillir les cinématographes ambulants. Ils y aménagent également des loges pour les artistes qui viennent se produire. Quatre ans plus tard, Antoine et Céline rachètent le bâtiment et entament des travaux pour avoir un véritable « théâtre cinématographique ». 1921 est l'année de la réouverture de la salle, après un an de travaux.

Je me penche sur le papier cartonné où figure le programme de 1921 : « Jeudi, vendredi, samedi, dimanche, lundi. Quatre soirées à huit heures trente et deux matinées à deux heures trente. Pour joindre le cinéma, faire le deux cent treize ».

« Allô, M. Lescure ? » C'était Céline qui répondait à l'autre bout du fil.

1915

Un lecteur de cassettes ! Il me faut trouver un lecteur de cassettes. En ce mois d'août dépeuplé, vers qui se tourner pour demander cet objet chéri du siècle précédent ? N'est-il pas rangé dans les caves, attendant l'inévitable moment vintage qui le ramènera à l'air libre ?

De ces longues heures passées au service des archives municipales, un visage sympathique m'est apparu au détour d'un ancien numéro d'*Asnières infos* : Jean-Charles Virmaux. Actuellement conservateur en chef au sein des Archives de Paris, il a débuté sa carrière en créant le service des archives d'Asnières. À l'écrit (dans un mail), tout aussi sympathique, il me révèle l'existence d'un enregistrement audio : une interview que Jean Lescure lui a accordée en 1996, à l'occasion d'une exposition que la municipalité avait organisée sur les salles de cinéma d'Asnières.

Je recontacte le service des Archives. Oui, cet enregistrement est disponible, sur des cassettes audio. Manque le lecteur pour les écouter.

Ce sera Frank, un ami musicien, qui me prêtera son appareil ; le décor alambiqué de son appartement du neuvième arrondissement de Paris me ramène à des souvenirs lointains. « Tu t'en sers encore ? » « Oh non, il est surtout décoratif. Et inspire le respect total de mes jeunes élèves ! »

~

« Ma mère n'a jamais cessé de consulter une cartomancienne. Elle a perdu un premier enfant, une fille prénommée Antoinette, et lorsqu'elle est tombée enceinte

pour la seconde fois, sa cartomancienne lui a prédit : « Celui-là, il aimera les arts ! Il faudra l'encourager ». À ce moment-là, pour elle, c'était décidé. Le bastringue devait changer d'activité. »

L'oreille collée au transistor, j'entends la voix souriante de Jean Lescure qui se prête à l'interview, rue d'Artois à Paris. Une voix basse, qui prend son temps pour remonter dans ses souvenirs.

J'essaie d'oublier le parquet qui grince sans cesse autour de moi, au bureau des archives d'Asnières. Je n'ose pas demander le silence car ces messieurs travaillent, vont et viennent, et s'interpellent en chuchotant du mieux possible. Les voilà qui me guettent du coin de l'œil. Ont-ils entendu cette voix profonde qui imposerait presque le silence ? Nous sommes au dernier étage de la mairie, sous les toits, abrités de la chaleur, fenêtre ouverte sur le bâtiment d'en face, le théâtre Armande Béjart.

En 1915, le café de l'Alcazar projette des films chaque semaine. Dans la salle, Jean, le deuxième enfant d'Antoine et de Céline, a trois ans à peine et il s'amuse à passer sous le drap tendu sur lequel le film est projeté. Le bruit ronronnant du groupe électrogène et la chaleur en provenance de la cabine de projection ne le gênent nullement. Au contraire. Il est hypnotisé par les images animées d'un côté et les ombres portées de l'autre.

Et la musique tonitruante, et le crissement des chaises qu'on remue, et les clients bruyants dressés comme des ressorts ! Quel étrange spectacle : il ne raterait cela pour rien au monde.

La jolie musicienne « aux mains d'or » est là aussi. C'est Jeanne Bonnet, une amie de la famille. Elle joue au piano pour accompagner les spectacles. Le petit Jean monte parfois sur ses genoux. Son mari, Félix, ancien chanteur de l'Opéra-Comique, possède l'atelier de photographie un peu plus loin, au 15 rue de la Station.

Jeanne au piano rit beaucoup, car c'est une femme très gaie ; mais elle rit deux fois plus, en voyant ce petit garçon glisser en permanence d'un côté et de l'autre de la salle.

Depuis deux ans maintenant, la série des *Fantômas* projetée dans la salle, attire du monde et alimente les rêveries des uns

et des autres. En femme avisée, Céline a veillé à obtenir régulièrement une copie de chaque film, que Louis Feuillade (l'auteur) a adapté pour le cinéma, avec l'aide de la société Gaumont.

Le premier épisode d'une durée de trente minutes s'intitulait *Le vol du Royal Palace Hôtel*. Louis Feuillade en avait préparé deux autres : *La disparition de lord Beltham* et *Autour de l'échafaud*. Face au succès obtenu par ces films, de nouveaux épisodes du même format furent rapidement distribués. Le suspens entourant chaque crime, le comportement ambivalent du héros, le sentiment d'insécurité persistant fascinent le public.

Par ailleurs, l'intrigue frôle souvent les palissades de la banlieue parisienne. Comment ne pas aussitôt relier tout cela aux crimes bien réels de la bande à Pollet, dans le Nord, et des voyous de Belleville, comme Manda, Leca et quelques autres ?

« Un jour, j'avais quatre ans à peine, raconte encore Jean Lescure, voilà que je découvre dans la buanderie, cachée sous les draps, une corbeille... pleine de matraques et de couteaux. L'une de ces matraques, plus lourde que les autres, en tombe. Elle est très belle, en bois verni, avec un bras assez court. Évidemment, je m'en saisis et je la ramène dans mon coffre à jouets. Le soir même, la gendarmerie fait une descente dans la salle et trouve la corbeille et son lot criminel. Des plaintes avaient été entendues depuis deux jours et plus personne ne se sentait en sécurité dans le quartier. »

La corbeille de matraques, c'est en réalité la pêche d'Antoine Lescure. À l'époque, celui-ci a l'œil aiguisé et il repère très vite les clients qui portent une arme sous leur veste. Quand quelqu'un entre dans la salle, il n'hésite pas à le fouiller prestement si son allure lui paraît suspecte. L'arme est aussitôt confisquée et le bonhomme en question jeté dehors. Cette corbeille, dont se souvient Jean Lescure, c'est le butin que son père livrera régulièrement aux gendarmes.

En 1915, les nouvelles inquiétantes de la guerre assombrissent tous les fronts. Pour pimenter les esprits fertiles, certains riverains répètent à l'envi les chiffres du dernier recensement local : « Vous savez que notre ville compte maintenant deux mille ressortissants allemands ? Sur les quarante-deux mille âmes, ce chiffre n'est-il pas alarmant ? » Une rumeur court, selon laquelle une base d'espionnage allemande est installée

aux environs.

Maintenant, tout le monde veut suivre les aventures de Pearl White, la facétieuse Américaine, dans *Les mystères à New York*, une autre série écrite outre-Atlantique et adaptée pour la France par Pierre Decourcelle. Céline en récupère aussitôt des copies. Chaque épisode est d'abord publié sous la forme d'une nouvelle, avant d'être diffusé en film, la semaine suivante. C'est Gaumont qui en assure la diffusion.

Une autre firme concurrente, Pathé, envoie un de ses délégués en région parisienne, pour élargir le panel de salles : Edmond Boutillon. Celui-ci est un pionnier de l'exploitation cinématographique. Il va inaugurer lui-même son cinéma, place des Victoires, à Asnières, en 1919 : l'Alhambra.

« J'ai longtemps conservé cette matraque, dit Jean Lescure, avec malice. Elle était très belle. Mais elle a disparu, un jour où ma maison a été dévalisée ! »

1925

La journée du livre à Asnières est l'occasion pour moi de rencontrer une fois par an des auteurs nouveaux ou reconnus. Ce sont surtout des moments de proximité exceptionnelle. Il est vrai que le cadre d'une ville moyenne, proche de Paris, le permet aisément. Aborder un auteur, un créateur d'univers... n'est-ce pas aborder un rêve ? Faire une rencontre unique ?

En ce mois d'octobre frileux, c'est à l'espace Concorde, que les talents sont accueillis. Mon grand plaisir est d'obtenir une dédicace de Geneviève Chauvel pour son *Roman d'amour de George Sand*. Le titre est joli et prometteur. Puis, je fais la connaissance de Sylvain Larue, un jeune auteur de romans historiques et d'histoires criminelles dont les livres, publiés aux éditions De Borée, attrapent le regard : des illustrations appuyées et un style rétro assez plaisant. Sylvain Larue s'est notamment intéressé aux affaires criminelles que la police a traitées dans la région parisienne avant et après la Première Guerre. Nous échangeons sur la manière de trouver des informations dans la presse locale.

Il m'explique que la presse en ligne sur BNF Gallica fournit à l'occasion de belles pépites. « Ah, mais vous savez quoi ? Une bonne partie des archives de presse entre 1922 et 1940 a brûlé. On ne sait pas comment. D'où les lacunes sur cette période. » Un sourire malicieux et énigmatique complète sa phrase.

Je repars avec un post-it orange et quelques mots de remerciement.